



ARSENE LUPIN

et moi

Par Paul de SAINT-HILAIRE



Je dois à mon professeur de cinquième de m'avoir, à la fin d'une après-midi d'hiver, présenté Lupin. Et pendant deux trimestres, le gentleman-cambrioleur fut exact à ce rendez-vous : après grec et latin, venait l'heure attendue de la « Comtesse de Cagliostro », feuilleton dont la lecture allait marquer profondément mes rêves d'enfant.

Copiant mon héros sur la piste du fabuleux trésor des sept abbayes cauchoises, je pris bientôt prétexte des sorties hebdomadaires pour battre la campagne, de cimetière en église et de monastère en château, y noter avec soin les signes dans les pierres, en relever les inscriptions. J'appris ainsi à manier l'héraldique, à percer les arcanes du langage symbolique, les écritures secrètes, bien avant d'en approfondir les méthodes dans les traités anciens.

Les lecteurs de Maurice Leblanc se souviendront que la clef de la cache au *trésor des sept abbayes* était une phrase obscure, en mauvais latin, gravée au fond d'un coffret. Notre classe entière avait longuement cherché à la décoder, jusqu'au jour où il avait suffi à Lupin d'en isoler les cinq lettres initiales pour reconstituer le nom d'une étoile minuscule de la Grande Ourse et repérer du coup le fabuleux trésor au pied d'un menhir, dans une boucle de la Seine.

Adeptes de la chasse aux trésors, passionnés par les sciences secrètes, Maurice Leblanc qui était Rouennais, avait pour les besoins de son roman, groupé en un seul et mirifique dépôt trois magots qui revenaient le plus souvent dans la conversation des anciens : les bijoux dissimulés par Agnès Sorel dans un mur du Mesnil, l'or des bénédictins de Jumièges,

enterré sous l'if du cloître et la cassette des moines de Saint-Wandrille, abbaye dont il connaissait d'autant mieux les recoins que sa sœur y habitait.

La réalité cependant, dépasse parfois la fiction. Car le trésor créé par Leblanc existait vraiment. Il était caché bien plus près qu'il ne le pensait et sur son propre terrain. Lupin avait plus d'une fois rôdé autour. Et je ne pouvais imaginer à l'époque qu'il me reviendrait d'en être un jour l'inventeur. Ou presque...

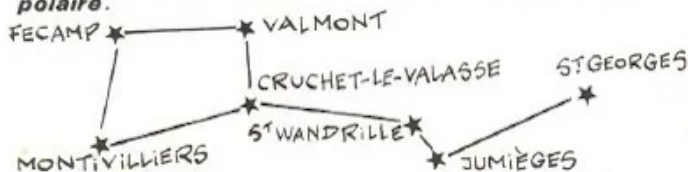


LE TRESOR DES SEPT ABBAYES

Sept prélats normands, soucieux de mettre en sûreté les trésors de leurs abbayes, formaient sous l'ancien régime une société secrète, ayant pour emblème un CHANDELIER A SEPT BRANCHES. Chacun d'eux portait une bague sertie d'une des sept pierres précieuses, ornant respectivement selon la Bible chaque branche du chandelier. En outre, le nom de l'abbaye correspondante était gravé à l'intérieur de l'anneau. Une courte devise latine « *Ad Lapidem Currebat Olim Regina* », composait enfin la clé de la cachette. En sorte qu'il aurait fallu posséder les sept bagues et pouvoir déchiffrer la devise, pour mettre la main sur le pactole.



Arsène Lupin, alias Raoul Andrézy, ayant réuni les sept anneaux et connaissant l'interprétation biblique selon laquelle chaque pierre du candélabre représenterait une étoile de la Grande Ourse, reporte sur une carte le nom des sept abbayes normandes et découvre qu'elles dessinent effectivement sur le terrain la figure de cette constellation polaire.



Prenant alors dans l'ordre les cinq initiales de la devise, il forme le mot **ALCOR**, incompréhensible pour qui ignore l'existence d'une huitième étoile de la Grande Ourse ainsi dénommée, si minuscule que les Arabes en faisaient le test d'une bonne vue.



Restait à calculer l'emplacement d'Alcor sur la carte pour connaître l'emplacement du coffre-fort des moines. Effectivement au sud de Jumièges et du hameau de Masnil, se dressait dans une boucle de la Seine, au point Alcor, une borne mégalithique. Selon la légende, à laquelle se référait la devise mystérieuse, Agnès Sorel y serait jadis venue attendre Charles VII, son royal amant. Quant au trésor, il était enfoui au pied de la borne, tout simplement.

La Croix dans le mur

J'étais jeune universitaire quand des amis me proposèrent quelques semaines de détente en bord de Seine, dans le cadre de cette vieille abbaye de Saint-Wandrille où Maeterlinck avait vécu et où planait encore l'ombre de Huysmans. Le romantisme des ruines, leur décor de symboles les avaient inspirés tous deux. Moi, j'étais enfin au pays d'Arsène Lupin.

Bien vite, j'eus repéré dans le mur d'enceinte, à proximité d'une petite basilique carolingienne dédiée à saint Saturnin, objet d'un antique pèlerinage, une séquence de marques curieuses. Des recoupements me firent supposer en ce lieu la présence d'un passage dérobé, d'une cachette, voire d'un trésor. J'en voulus faire une thèse. Mais le carcan des disciplines traditionnelles joint au scepticisme amusé de mes maîtres eurent raison de mes idées, jugées trop hardies. Depuis, j'ai bien regretté d'avoir lâché mes théories pour des travaux plus orthodoxes !

Un des signes répétés dans le mur était une croix latine dressée sur plusieurs degrés, appelée en héraldique : croix de calvaire. La plus ancienne représentation connue de ce symbole ornait les pièces d'or frappées à Byzance, à partir de l'empereur Tibère Constantin. Il trouvait son origine dans une croix précieuse que ce souverain avait fait placer sur un socle vers 580, au sommet du Golgo-

tha. Les besants de ce type avaient conservé à travers les siècles un excellent aloi, étant même la seule monnaie d'or à circuler en Occident pendant le moyen âge. J'en conclusais que pour beaucoup, et par voie d'association, le symbole s'était progressivement identifié avec la notion d'or, servant tantôt de repère à un trésor enfoui, tantôt à un secret d'une relative importance.

Or à peu de temps de là, on était le 11 mars 1954, l'idée vient à dom Donaint, moine de Saint-Wandrille, d'organiser pour ses louveteaux du jeudi une grande chasse au trésor. Au lieu d'or et de diamants, il ne s'agira de récolter que des fleurs et des bourgeons. Mais les enfants se prennent au jeu et au retour, l'un d'eux, Jean-Pierre Mazé, remarque dans le mur d'enceinte vers la chapelle Saint-Saturnin, la pierre où j'avais relevé la mystérieuse croix sur degrés. Aussitôt, il tente avec l'aide de son compagnon Jacques Blot, de la descendre. Elle bouge...

— Père ! Venez voir... un vase !

En effet, dans une sorte de tabernacle aménagé derrière la pierre, il y avait une petite urne de terre cuite, haute de quinze centimètres et coiffée d'un étrange chapeau de plomb. On enlève la capsule : le vase est rempli de pièces d'or, oxydées par le temps. Presque au même moment, furent de nouveaux cris. Les loups, déchaînés par l'aventure, ont repéré à vingt pas dans le mur, un autre de mes signes. Mazé et Blot dégagent le moellon : ils

trouvent une urne pareille à la première, tant par la forme que par le contenu !

Il est 18 h30. Tandis que dom Donaint redescend précipitamment à l'abbaye avec deux pots d'or sous sa coule, les plus acharnés n'abandonnent pas la chasse et mettent la main, à mi-distance des deux premières cachettes, sur un troisième vase... En moins de trois heures et en descendant cinq pierres d'un mur, les louveteaux de Saint-Wandrille, plus heureux que Leblanc et que moi, avaient mis au jour trois trésors !

A qui appartient un trésor ?

Le lendemain, on fit l'inventaire du trésor de Saint-Wandrille. Les trois récipients, parfaitement identiques, contenaient chacun cent soixante-sept louis d'or, le plus récent millésimé 1748. Mais on ne trouva rien dans les archives de l'abbaye qui pût apprendre l'origine du dépôt, lequel valait au bas mot vingt millions de francs anciens.

Cependant, quatre jours plus tard, un huissier de justice se présentait, mettant sous scellés le magot. Comme il arrive souvent en pareil cas, on ne s'entendait pas sur le point de savoir à qui l'or reviendrait : par moitié aux louveteaux qui l'avaient découvert, ou en totalité à l'abbaye, propriétaire du terrain et organisatrice du jeu de la chasse au trésor ?

Les moins bénéficiaires de la trou-
ville n'avaient certes pas été les
avocats. Lupin et moi restâmes par
contre seuls à n'avoir rien empoché du
pactole. Je m'en consolai, sachant
que sa *Demoiselle aux Yeux Verts*
m'attendait dans la banlieue de
Bruxelles, au rendez-vous de La Cam-
bre. Maurice Leblanc avait en effet un
sixième sens grâce auquel il flairait
l'or, comme un bon chien de chasse le
verrier. Puisque son héros avait ren-
contré à La Cambre l'héritière des
trésors engloutis, il devait s'y en
trouver un. J'en ai repéré les signes

Dans les pas de Lupin, j'installai un beau jour à la ferme de Neuville, près de Dieppe, mon quartier général d'une saison. De ce domaine rabote par les vents, un escalier vertigineux, taillé dans la craie de la falaise, descend à la mer. Leblanc avait imaginé là le port d'attache d'un sous-marin, le *Bouchon-de-Cristal*, qui permettrait à son héros d'échapper aux poursuites et d'aller en 1917 aborder près du dolmen de l'île aux trente cercueils, arracher aux Allemands le secret des... Druides. Coïncidence ? A la date prévue dans le roman, un sous-marin non identifié torpillait dans les mêmes parages

Le lot volatilisé n'aurait pas juré dans la fortune des rois de France, découverte par le gentleman-cambrioleur à l'intérieur de la célèbre *Aiguille Creuse*, dont la position en aval d'Etretat lui avait été révélée par le décodage d'un message chiffré, rédigé par... Louis XVI en personne. L'inestimable panneau des frères van Eyck, les *Juges Intègres*, non plus d'ailleurs, disparu en 1934 de la cathédrale de Gand et qu'on n'a



Appuyer sur cette croix ouvrait une porte de fer, masquant un escalier souterrain. 44 marches plus bas, nouvelle porte avec un triangle de renforcement muni à gauche d'un clou qu'il suffit de presser. Après 357 marches, une troisième porte obéissait au même geste, donnant accès à l'Aiguille Creuse, cette fantastique caverne marine où les rois de France auraient entassé depuis le moyen âge leur colossale fortune : un prodigieux butin devenu celui d'Arsène Lupin !

SUITE

jamais récupéré, bien qu'un certain Goedertier ait sur son lit de mort, confessé l'avoir enlevé (3). Rapidement classé pour des raisons politiques, le dossier du vol fut rouvert pendant la dernière guerre, sur instructions spéciales de Führer. C'est alors qu'un oberleutnant remarqua un indice qui avait échappé aux Ganimard de la police belge : Goedertier, cet amateur averti, ne possédait en bibliothèque ni traité de la peinture ni livre d'art. Trônaient par contre en bonne place dans les rayons, les œuvres complètes de... Maurice Leblanc ! Menée cette fois sur de nouvelles

bases, l'enquête révéla que le bonhomme, opportunément prénommé Arsène, jouait volontiers au détective. Les tomes des aventures de Lupin furent aussitôt saisis, confiés à des experts allemands qui les épluchèrent ligne après ligne, à la recherche d'éventuelles annotations, de pages arrachées ou usées. Ce fut en vain. Heureusement pour moi, les services spéciaux de la Wehrmacht n'accordèrent pas l'importance qui convenait à certains papiers trouvés dans un secrétaire, lesquels présentaient pourtant un caractère cryptographique évident. Ce fut sans succès que j'en

confiai d'abord le décodage à un ordinateur : la solution était plus simple, à la Lupin !

En fait, le mécanisme du vol des Juges Intègres se trouvait bien exposé en long et en large dans les œuvres de Maurice Leblanc. Je tenais la clef d'une énigme qui avait longtemps mis sur les dents toute la police d'un royaume, à savoir : comment le précieux panneau avait pu quitter la cathédrale gantoise sans éveiller l'attention et gagner tout aussi discrètement, malgré contrôles et recherches, un bassin du port d'Anvers.

L'AFFAIRE DES JUGES INTEGRES



Le 11 avril 1934 au matin, le suisse de la cathédrale de Gand constate l'explicable disparition des deux panneaux inférieurs gauches du polyptyque « l'Agneau Mystique : des frères van Eyck, montrant sur la face un groupe de cavaliers communément dénommés « Les Juges Intègres », et au verso une grisaille de St-Jean-Baptiste. La valeur de ces tableaux est inestimable. L'enquête piétine.

Deux semaines plus tard, l'évêque de Gand reçoit une lettre signée D.U.A., lequel propose de restituer « Les Juges Intègres » contre versement d'un million de francs belges d'alors (2.000.000 NF). Pour preuve de ses dires, l'inconnu renverra la grisaille du Baptiste dès l'ouverture de négociations qu'il entend mener par les petites annonces d'un quotidien. L'évêque acquiesce et reçoit par la poste un bon de dépôt, lui permettant de retirer le tableau à ... la consigne de la gare du Nord, à Bruxelles.

On convient d'effectuer l'échange rançon-tableau dans un presbytère anversois. Mais l'enveloppe destinée au mystérieux D.U.A. ne contient que 25.000 F au lieu du million promis. D.U.A. se fâche et le silence tombe jusqu'au dimanche 25 novembre quand, à l'issue d'un meeting électoral de la majorité, à Termonde, un candidat est pris d'un malaise subit et meurt en révélant qu'il connaît la cachette des « Juges Intègres » et que les coordonnées en sont dans un tiroir de son bureau.

A l'endroit désigné par le moribond, un nommé Arsène Goedertier, ex-sacristain et agent de change à Wetteren, on découvre le double des lettres à l'évêque, ainsi qu'un message cryptographique que nul ne paraît songer à déchiffrer. Il s'agit en effet, pour d'évidentes raisons politiques, d'étouffer l'affaire. Et le dossier est rapidement classé.

En 40-45, l'armée allemande rouvre l'instruction. Si elle ne s'attarde pas sur le document chiffré, elle met en évidence un rapport entre Goedertier et Lupin, sans toutefois parvenir à résoudre l'énigme. La solution, après une longue enquête fertile en rebondissements, Paul de Saint-Hilaire la tient enfin. Et de même qu'il a publié le dossier des « Juges Intègres » dans sa « Flandre Mystérieuse », il compte bien dévoiler celle-là dans un prochain ouvrage : Les Huit Trésors d'Arsène Lupin.

(*) Traduction : La reine courait autrefois à la pierre.

- (1) Saint-Hilaire, Bruxelles Mystérieux, chez Rossel Edition, pp. 78 à 99.
- (2) Saint-Hilaire, L'Ardenne Mystérieuse, même éditeur, pp. 6 à 30.
- (3) Saint-Hilaire, La Flandre Mystérieuse, même éditeur, pp. 108 à 135.